

**LA CHRISTOLOGIE APRÈS AUSCHWITZ
UN PROGRAMME**

Dans l'éditorial du dossier *Christianisme et judaïsme depuis Nostra aetate* (RSR 103/3 [2015], 323), nous avons annoncé d'emblée que nous ne pourrions en rester à ce bilan. S'imposait alors de revenir sur la question christologique, tenue trop en retrait du faisceau de thèmes abordés dans ce numéro de 2015. Elle en représentait pourtant le centre secret, déterminant en définitive les rapports, ô combien complexes, entre juifs et chrétiens.

Or, à regarder de près les évolutions de la christologie au XX^e siècle, on ne peut nier que l'inqualifiable « événement d'Auschwitz » y avait déclenché comme des ondes de choc. Touchant alors au cœur du judaïsme, comment l'événement aurait pu ne pas atteindre aussi le centre de l'identité chrétienne, interroger la responsabilité des chrétiens et mettre gravement en cause la crédibilité du christianisme ? Ainsi fut provoqué un vaste travail de mémoire et de révision, rendant désormais impossible de maintenir l'idée de « substitution » de la voie chrétienne au judaïsme, idée pourtant depuis si longtemps et si largement ancrée dans la chrétienté.

Exégètes-historiens et théologiens ont participé à ce gigantesque effort de réorientation : les premiers, grâce à leurs recherches sur la naissance du christianisme au sein même du judaïsme du Second Temple et sur le Jésus historique, considéré dans la « troisième quête » en sa propre judaïté ; les seconds, en se centrant d'abord sur des questions ecclésiologiques et la notion controversée de « nouveau peuple de Dieu » (*Lumen gentium*, 9),

puis sur la messianité de Jésus, inintelligible sans la référence au judaïsme de l'époque. Ces recherches à long terme, commencées immédiatement après la Seconde guerre mondiale auraient pu rester dans la sphère académique. Fort heureusement, et dans un contexte œcuménique, le concile Vatican II s'en était alors saisi. Dans le paragraphe 4 de *Nostra ætate*, il inaugurerait un vaste processus de réception ecclésiale, tout en étant marqué jusqu'à nos jours par les problèmes politiques du conflit israélo-palestinien.

Ce processus de révision encore inachevé, et que nous pouvons désormais considérer dans sa globalité, a quelque chose d'exemplaire par rapport aux évolutions historiques auxquelles est soumise la « tradition vivante » de l'Église. On y reconnaît l'interaction de plusieurs facteurs : l'importance du contexte politico-culturel et le rôle déclencheur de tel événement, la collaboration plus ou moins complexe de différentes instances (l'exégèse critique, la théologie et le magistère conciliaire et pontifical, etc.). À quoi se joint l'affrontement à la théorie du « développement homogène » de la tradition, clairement mise en défaut par *Nostra ætate* et l'histoire de sa réception. Sous cet angle, le présent numéro répond au projet des *Recherches* : rendre compte de la « reconsidération » globale de la figure du christianisme, inaugurée au XX^e siècle.

Rigoureusement christologique, ce nouveau dossier est à recevoir en relai de la reprise finale du colloque de Paris (18-19 novembre 2015) que le numéro mentionné, cité en commençant, avait eu pour but de préparer. À l'époque, Jean-Louis Souletie en avait alors assuré une relecture ; je le remercie vivement d'avoir aussi collaboré au projet de ce nouvel ensemble d'études.

S'imposait tout d'abord de relire, une fois de plus, les cinquante dernières années qui nous séparent de la Déclaration conciliaire, mais cette fois dans une perspective proprement christologique. Le Professeur John T. Pawlikowsky, OSM, Directeur du programme d'études judéo-catholiques à l'université de Chicago, s'est acquitté de cette tâche. Pour cela, dans le premier article, il présente les différents modèles et leurs tenants : modèles de « l'unique alliance » et des « deux alliances », dépassés dans la théologie contemporaine. Que la christologie soit effectivement « la clé d'une théologie chrétienne "post-substitutive" du judaïsme », cela ressort en particulier de sa propre position. Celle-ci consiste à s'appuyer sur les recherches menées au sein du judaïsme (Boyarin, etc.) sur ses propres représentations de « l'incarnation » (sans jamais utiliser ce concept), pour montrer qu'une christologie de l'Incarnation est la plus apte à faire place « égale » au judaïsme à côté de la tradition chrétienne. Pour cela, l'auteur pense devoir se séparer également des deux autres schèmes christologiques : celui de l'accomplissement des prophéties messianiques par Jésus, et celui de sa purification de la culpabilité et de la tâche originelle.

Sans l'expliciter, il va ainsi à l'encontre d'une position largement répandue qui, comme celle de Rosemary Ruether en 1981, considère l'antijudaïsme de l'Église ancienne et des Pères tout simplement – et brutalement – comme la face négative de leur interprétation de la figure de Jésus, voire comme « la main gauche » de leur christologie. Relisant « la christologie dans le contexte des débats avec les juifs », Michel Fédou introduit ici une distinction décisive qu'il fonde surtout sur son interprétation du Dialogue de Justin avec le juif Tryphon. Or, ce texte précisément est souvent considéré comme un jalon capital dans la mise en place d'une opposition entre deux orthodoxies. Tout en reconnaissant avec beaucoup de nuances les propos antijudaïques de la plupart des Pères, Fédou résiste à l'amalgame qui consiste à confondre antijudaïsme, au sens strict du terme, et légitimité d'une décision existentielle des chrétiens en faveur de la Seigneurie et de la filiation divine de Jésus. Dans la mesure où il faut reconnaître aujourd'hui que l'exégèse juive du Premier Testament engage *pareille décision*, on ne peut non plus dénier aux chrétiens le droit à lire ces mêmes textes dans une perspective christologique. Cette position de symétrie « communicationnelle », ajoutons-le, exclut le modèle d'« hybridité initiale » des deux voix, ou l'interprétation de leur rapport en simple terme de « schisme », qui ne tiendrait pas compte de la diversité des courants à l'époque néotestamentaire et réduirait finalement la crucifixion de Jésus à un accident de l'histoire.

L'interprétation des Écritures par les différents groupes, voire les deux voies, celle du judaïsme rabbinique et celle du christianisme naissant, joue donc un rôle décisif dans la reconsidération postconciliaire des relations entre juifs et chrétiens. Cela ressort en particulier, mais non exclusivement, du document *Le peuple juif et ses Saintes Écritures dans la Bible chrétienne*, publié en 2001 par la Commission biblique pontificale. Luc Forestier et Marie-Caroline de Marliave, de l'Institut Catholique de Paris, s'appuient sur une relecture de ce texte et de celui sur *L'interprétation de la Bible dans l'Église* (1993) par le Cardinal Koch (2012) pour montrer l'impact décisif du travail exégétique dans l'émergence puis dans la réception de *Nostra aetate*, 4. Si la christologie a été le parent pauvre du dialogue judéo-chrétien jusque dans les années quatre-vingt, sa mise en valeur depuis (y compris dans le *Jésus de Nazareth* de Benoît XVI) révèle en même temps une nouvelle difficulté : celle de passer effectivement d'un plan exégétique à un plan ecclésiologique, et donc de penser correctement, à partir des Saintes Écritures du peuple juif et de la Bible chrétienne, la relation dans le Christ, entre l'un et l'autre peuple de Dieu.

Quand on a effectivement abandonné une théologie de la substitution, redéfinir le rapport entre le Christ et l'Église, ne sera sans doute possible qu'après une certaine « stabilisation » du débat christologique. C'est dans

le dernier article de ce dossier qu'on trouvera une nouvelle relecture de ce débat, impulsé par « l'événement Auschwitz » et instruit par le travail exégétique et historique. Ce programme de recherches pour aller plus loin est dû à Jean-Louis Souletie, de l'Institut Catholique de Paris, et à Thérèse Andrevon (connue de nos lecteurs grâce à sa reprise de l'histoire de la réception de *Nostra aetate*, 4, dans le numéro 3 de 2015, et à son apport au Bulletin de théologie fondamentale de 2016).

Cette nécessaire révision est loin d'être achevée; le débat devra donc être poursuivi. Le présent numéro révèle en particulier un certain flottement quant à l'idée d'« accomplissement des prophéties », mise de côté par les uns, maintenue par d'autres. Ne faudrait-il pas distinguer plus nettement la promesse de « temps messianiques » – le Règne de Dieu –, telle qu'elle est comprise par le judaïsme du Second Temple, et la manière de Jésus – étonnamment discrète – de se situer par rapport à cette promesse et de faire en même temps muter l'idée et la réalité même de son accomplissement? Cela permettrait sans doute de maintenir *simultanément* une communication respectueuse entre *deux points de vue irréductiblement différents*, et l'imprescriptible *prétention eschatologique* d'un des partenaires, celui de la communauté chrétienne, et de repenser sur cette base « l'insondable dessein de Dieu » (Rm 11, 33-36).

*

Le programme des *RSR* pour 2017 se poursuivra, dans le numéro 2, avec la publication des contributions au 25^e colloque « *S'adresser à Dieu. Pour un discernement du divin* » (Paris, 17-18 novembre 2016). Dans les numéros 3 et 4, nous revisiterons deux événements décisifs de l'histoire européenne: dans le numéro 3, la Réforme luthérienne (1517) et sa place dans l'œcuménisme actuel, et dans le dernier numéro de l'année, l'impact de la Première guerre mondiale (1914-1918) sur la théologie (protestante, orthodoxe et catholique).

Par ailleurs, le comité de rédaction a continué, cette année, à revoir l'organisation des Bulletins de la Revue; elle a procédé en particulier à une refonte des Bulletins de l'Ancien Testament qui s'organisent désormais comme suit: la partie sur le Pentateuque et les Livres historiques sera *gérée* par Olivier Artus et Philippe Abadie qui, pour les approches synchroniques, sont rejoints par André Wénin (Université catholique de Louvain). La littérature prophétique relève toujours de la responsabilité de Pierre de Martin de Viviès mais en collaboration avec Elena Di Pede (Université de Metz; Centre Sèvres). La littérature sapientielle et les autres écrits enfin, sont confiés à Sophie Ramond (Institut Catholique de Paris) et à Patrick Pouchelle (Centre Sèvres). Au nom du comité de rédaction, j'accueille ces

nouveaux membres de notre équipe « vétérotestamentaire », et remercie très chaleureusement les autres rédacteurs de Bulletins pour leur engagement fidèle et compétent.

Dans ce numéro et dans les numéros suivants, outre le Bulletin de « philosophie et christianisme » (précédé par une note sur plusieurs ouvrages marquants de Jean Greisch, rédigée par Jérôme de Gramont) et de celui sur « la question de Dieu et la Trinité » (désormais assurée par Vincent Holzer), on trouvera deux Bulletins historiques, sur le Moyen Âge et sur l'époque moderne, l'ensemble des Bulletins de l'Ancien Testament et les deux Bulletins de « théologie des sacrements » et de « théologie de la création et sciences ».

Concluons par une bonne nouvelle : à la fin de cette année, sera gratuitement accessible sur le site « Gallica » de la Bibliothèque nationale de France, l'ensemble des livraisons des *Recherches de Science Religieuse* depuis 1910, année de la fondation, jusqu'à 2000 (depuis 2001, l'ensemble des livraisons est accessible sur le portail Cairn). Que toute notre gratitude aille à nos lecteurs, avec l'espérance que, cette année encore, ils trouveront dans les *RSR* un reflet, le plus fidèle possible, des recherches en cours dans les multiples domaines des sciences religieuses, et de quoi avancer dans leur propre recherche et réflexion.

Christoph Theobald